

## UN PEUPLE DANS SA VILLE OU LE COURS D'UNE LONGUE RECHERCHE

Alain Faure

Belin | « Genèses »

2001/1 n°42 | pages 92 à 105

ISSN 1155-3219

ISBN 2701128633

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-geneses-2001-1-page-92.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Alain Faure, « Un peuple dans sa ville ou le cours d'une longue recherche », *Genèses* 2001/1 (n°42), p. 92-105.  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

© Belin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

UN PEUPLE  
DANS SA VILLE  
OU  
LE COURS  
D'UNE LONGUE  
RECHERCHE

---

*Alain Faure*

1. Que convient-il de dire, en pareille circonstance, *je* ou *nous* ? Le *je* a toujours quelque chose de cuistre, mais le *nous* a un côté ampoulé qui fait sourire ; même s'il arrive que le *je* s'impose de lui-même – pourquoi alors résister ? – notre préférence reste pourtant à ce pluriel de modestie, qui n'est d'ailleurs pas une simple affaire de pudeur : les idées d'un historien, qu'il en ait une claire conscience ou non, ont toujours pour source les mouvements de pensée qui agitent son temps. Une idée neuve est d'abord une idée dans l'air. Le nous, c'est l'historien collectif.

Chaque texte trouvera sa place dans le monde. Un éditeur – un de ceux qu'on appelle « commerciaux » – eut un jour l'aimable velléité de faire un livre rassemblant des articles parus sous notre signature dans diverses revues savantes, puis, tous comptes faits, décida d'en rester là. L'édition scientifique est un métier. Cette mésaventure eut, pour sa « victime » – n'exagérons rien, en effet ! – l'insigne avantage de faire revenir l'historien sur ses pas, de le forcer à reconstituer lui-même son parcours. Le texte qu'on va lire est issu de cette introspection tout intellectuelle, cantonnée à vrai dire à un objet précis, mais qui est bien le socle de nos recherches, la trame, le fil : l'histoire des ouvriers de Paris, ou plus précisément du Paris des ouvriers – nous<sup>1</sup> nous expliquerons plus loin et sur ce renversement et sur la préférence finalement donnée au mot peuple. Sur le point de l'époque, en tout cas, nous n'avons jamais varié. Quelle période plus cruciale, en effet, pour étudier la rencontre entre cette ville et cette classe que le XIX<sup>e</sup> siècle, quand le bruit des canons, dans les rues des vieux quartiers ou dans les faubourgs neufs, le disputait au fracas des machines ? Paris, à la veille des hécatombes de la Première Guerre mondiale, était encore une grande ville ouvrière, au moins autant que ville bourgeoise, administrative ou culturelle. Telle est pour nous la principale question : la place du travail et des travailleurs dans cette extraordinaire agglomération physique et humaine qu'était Paris.

## Des ouvriers au peuple

Qui furent les ouvriers de Paris ? D'abord tout un monde d'une grande diversité, dans la condition, les destins, l'enracinement en la ville, le dessin et l'ampleur des réseaux familiaux, amicaux, corporatifs... C'est le chapitre de la condition matérielle et salariale qui fut l'objet de nos premiers travaux, objet classique s'il en fut de l'histoire sociale, angle d'attaque quasi obligé, jadis, des historiens attirés par le travail et ses problèmes. Étudiant les grèves des premières années de la monarchie bourgeoise<sup>2</sup>, le chômage et le sous-emploi nous apparurent comme une des plaies fondamentales de la condition ouvrière, ouvrant et refermant les vannes de la revendication salariale. L'affirmation pourrait sans doute être étendue à bien au-delà de ces années 1830... Le XIX<sup>e</sup> siècle a été fort long à mourir, et, plus tard, la lecture du beau travail de Paul-Henri Chombart de Lauwe intitulé *La vie quotidienne des familles ouvrières*, paru en 1956<sup>3</sup>, nous persuada que sur le plan du travail, comme sur bien d'autres (le logement par exemple), toutes ces années qui vont du début du XIX<sup>e</sup> siècle au mitan du suivant constituent somme toute une seule et même période, un même âge des misères.

Mais la diversité n'en subsiste pas moins. Que l'on songe par exemple aux commis de boutique, auxquels nous n'avons consacré qu'un trop bref passage dans un texte traitant de l'épicerie parisienne<sup>4</sup>. Sur cet incontestable prolétariat, tout reste à dire, ou presque. Si les employé(e)s des bureaux ou des services publics ne sont plus tout à fait des inconnus de l'histoire et si les grands magasins et leur personnel ont suscité des travaux, il n'en est point de même des salarié(e)s du petit commerce, s'échinant par dizaines de milliers dans les épiceries, les cafés et restaurants, sur les marchés, sans parler des boulangeries ou boucheries de détail... Jusqu'ici la recherche nous a surtout amené à reconnaître les marges du territoire, plus qu'à l'explorer en tout sens. Oui, en dessous des ouvriers, qu'y avait-il et où passait la frontière supérieure ?

Dans les années 1970, il y eut toute une « mode » des marginaux et nous y avons quelque peu sacrifié en écrivant sur les chiffonniers<sup>5</sup>. Diversité là aussi puisque les boues de la capitale faisaient vivre à la fois des occasionnels et des professionnels. Les premiers – de loin les plus nombreux – trouvaient dans le chiffonnage une activité de refuge, une parmi tant d'autres, pour faire face

2. Alain Faure, « Mouvements populaires et mouvement ouvrier à Paris (1830-1834) », *Le Mouvement social*, n° 88, 1974, pp. 51-92.

3. Paul-Henri Chombart de Lauwe, *La vie quotidienne des familles ouvrières*, Paris, CNRS, 1956.

4. A. Faure, « L'épicerie parisienne au XIX<sup>e</sup> siècle, ou la corporation éclatée », *Le Mouvement social*, n° 108, 1979, pp. 113-130.

5. A. Faure, « Classe malpropre, classe dangereuse ? Quelques remarques à propos des chiffonniers parisiens au XIX<sup>e</sup> siècle et de leurs cités », *Recherches*, n° 29, 1977, pp. 79-102, « L'haleine des faubourgs ».

précisément au chômage, à une morte-saison particulièrement dure ou bien à une crise, quand ils n'étaient pas tout simplement des écopés du travail n'ayant pas d'autre issue pour survivre, ou encore des vieux qui prenaient la hotte du chiffonnier en attendant la mort ou une place en hospice. Nous sommes là encore dans le monde ouvrier, côté ombre. On tournait chiffonnier, comme d'autres tombaient mendiant ou voleur. La condition ouvrière, c'était cela: l'abîme a tout moment possible. Quant aux enfants de la balle, ces plus authentiques marginaux restaient des... marginaux, c'est-à-dire de splendides indifférents. Ils faisaient leurs affaires sans s'occuper du reste, et ce n'était pas sur eux qu'on pouvait compter pour déchausser les pavés... Décevants marginaux! D'ailleurs, de tous les miséreux, n'était-ce pas eux qui se laissaient le plus facilement approcher par les hommes de Dieu en mission dans les faubourgs perdus? Comme l'enfant dans la famille, le marginal dans la société est souvent le coin par lequel l'Église cherchait à pénétrer dans un milieu rétif à sa parole et à ses œuvres, y réussissant plus qu'on ne le pense d'ailleurs, comme un texte sur «l'intelligence des pauvres»<sup>6</sup> s'attache à le démontrer. Mais c'est le malheur qui surtout faisait le chiffonnier, répétons-le: les marginaux formaient l'appendice tragique du monde ouvrier.

Mais que se passait-il à l'autre pôle? Une enquête sur la petite entreprise, lancée vers 1975 à l'université de Nanterre par Philippe Vigier, nous a ouvert les yeux sur cet autre monde, à cheval sur l'autre. En effet, alors que l'initiateur de ladite enquête avait plutôt en tête l'étude des «petites classes moyennes traditionnelles», nous tournâmes notre participation du côté de l'histoire ouvrière en mettant résolument l'accent sur l'étude des façonniers et des tout petits patrons. Nous répondions en cela – sans d'ailleurs le savoir à l'époque – au vœu formé bien avant par Ernest Labrousse<sup>7</sup>, pour qui «cette étude de l'artisanat [...] doit nous dire dans quelle mesure les degrés inférieurs du groupe sont plus ou moins assimilables au salariat». Mais encore fallait-il, pour juger, reconstituer précisément la place et la fonction de ces infiniment petits de l'entreprise dans les secteurs de la production marqués par leur présence. D'où une longue étude des *Fabriques* parisiennes et autres<sup>8</sup>: régis et coordonnés par un entrepreneur central – le fabricant – ces assemblages industriels délicats et complexes étaient parvenus à un haut degré de productivité, grâce au renouvellement de leur matériel et surtout au labeur sans trêve de

6. A. Faure «L'intelligence des pauvres», in *Démocratie et pauvreté*, Paris, Éd. Quart-Monde et Albin Michel, 1991, pp. 219-231.

7. *L'histoire sociale. Sources et méthodes. Colloque de l'École normale supérieure de Saint-Cloud (15-16 mai 1965)*, Paris, Puf, 1967, p. 180.

8. A. Faure, «Petit atelier et modernisme économique: la production en miettes au XIX<sup>e</sup> siècle», *Histoire, Économie et Société*, n° 4, 1986, pp. 531-557.

Voir aussi: «Note sur la petite entreprise en France au XIX<sup>e</sup> siècle: représentations d'État et réalités», in *Entreprises et entrepreneurs*. Congrès de l'Association française des historiens économistes, mars 1980, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1983, pp. 199-215, 367-368.

leurs façonniers. Une révolution industrielle invisible, sans vapeur ni concentration, a favorisé la mise à leur compte, très souvent de façon éphémère, de bataillons entiers d'ouvriers. Ils étaient souvent honnis du milieu ouvrier parce qu'il n'était de plus durs patrons que ces petits patrons d'occasion, mais en même temps leur indépendance apparaissait à tous leurs anciens camarades comme un état infiniment désirable, une échappée hors du salariat, en dépit du surtravail personnel qui en était la rançon. L'essor des lotissements pavillonnaires à la fin du siècle – au moins celui de Franceville, à Montfermeil...<sup>9</sup> – n'eut-il pas partie liée avec le maintien de ces formes de production, où il était facile, pour peu que l'on eût quelques avances, de s'installer en banlieue en emportant son travail? C'était faire d'une pierre deux coups: plus de patron sur le dos ni de propriétaire. Grâce à l'entreprise et au façonnage, la marge supérieure du monde ouvrier formait une zone de turbulence qui ne servait point du tout à renouveler les rangs de la vraie bourgeoisie, mais à entretenir le salarié dans l'espoir de s'émanciper un jour de la mainmise des patrons.

Dans ces conditions, puisque ce monde était si largement ouvert, à la fois vers les abîmes et vers les sommets, en raison aussi de sa diversité interne, c'est bien le terme de «peuple» qui convient le mieux pour rassembler en un mot toutes ses réalités. Ce n'est pas là un oubli des *ouvriers*, je ne sais quelle pruderie ou coquetterie, mais un approfondissement de l'analyse. À condition de ne pas se laisser envahir par l'énorme flot des discours tenus depuis deux siècles sur le peuple et en son nom. Le peuple-Verbe est toujours le produit du moment, une arrière-pensée avant d'être une pensée. Le peuple-Chair, c'est le peuple réel, celui qui se décrit et se pense lui-même à travers des témoignages à retrouver ou à susciter<sup>10</sup>, peuple qui doit en même temps rester l'objet d'une connaissance froide et chiffrée à travers des sources à maîtriser et critiquer. Les représentations ne sauraient avoir d'autonomie. Et c'est bien cette volonté d'accrochage au réel, au matériel, qui nous a aidé à apercevoir la dimension spatiale de la condition populaire.

## La conquête de l'espace

Comprendre que la ville constitue une réalité distincte des hommes et des groupes qui y vivent a été un progrès de la recherche en histoire sociale. Quand Jules Michelet veut nous faire sentir le mouvement des

9. J'ai soutenu ce point de vue dans « Villégiature populaire et peuplement des banlieues à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'exemple de Montfermeil », in *La terre et la cité. Mélanges offerts à Philippe Vigier*, Paris, Créaphis, 1994, pp. 167-194.

10. Allusion à un travail d'histoire orale réalisé, en compagnie d'autres historiens, entre 1974 et 1980 dans le 13<sup>e</sup> arrondissement de Paris; voir « Camille et Jeanne, ouvrières à la raffinerie Say », *Bulletin du Centre d'histoire de la France contemporaine* (université Paris X-Nanterre), n° 11, 1990, pp. 93-102.

Alain Faure  
*Un peuple dans sa ville  
ou le cours  
d'une longue recherche*

jours révolutionnaires de 89, par exemple, il ne manque pas d'évoquer tour à tour « la Grève », le « faubourg Saint-Antoine », le « Palais Royal »<sup>11</sup>, mais ces lieux ne sont dans son récit que la minéralisation de catégories sociales, la populace, le peuple, la bourgeoisie... ; pour tangibles qu'ils soient, ils n'ont pas d'épaisseur, ce ne sont que formes vides. Or, l'espace est bien une dimension de la vie des hommes et des groupes, à la fois créée et subie par eux, donc objet de conflits et source de souffrances. Les périmètres divers à l'intérieur desquels l'existence de chacun se déroule, et l'agencement entre ces sphères, tout cela détermine une conscience et une condition de citoyen, qui fait que l'on se sentira mal à l'aise ou satisfait. Que le spatial soit tout pénétré de social, quelle idée aujourd'hui plus banale ? Elle ne l'a pas toujours été, et, en prendre conscience, comprendre que derrière le producteur il y avait le citoyen, voilà qui fut pour nous un moment important, ouvrant une belle avenue à la recherche.

Disons quelles furent nos sources d'inspiration. Louis Chevalier ? Son maître livre, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, paru en 1958, a fasciné plus d'un – et fascine encore – en raison de l'énormité de sa thèse : Paris, malade de sa croissance, décimait ses pauvres, pour qui le crime était devenu un mode de survie. Le déclic ne pouvait venir de ce texte, car ce qui intéressait L. Chevalier, ce n'était pas l'espace, mais la population. Il le dit clairement en 1952 dans sa leçon inaugurale au collège de France<sup>12</sup> : c'est la démographie qui détient la clef de l'histoire sociale, elle seule qui peut mettre en valeur « les liens de cause à effet [...] qui unissent entre eux le nombre des hommes, leur origine, leur âge, leurs métiers, leurs niveaux de vie, leurs croyances ». Soulignons au passage cette volonté d'établir des ponts entre des domaines de réalité apparemment très éloignés, cet effort pour comprendre comment le tout s'assemble et évolue : aujourd'hui, en ces temps de spécialisation outrancière, voilà un exemple à rappeler... Mais la ville restait toujours une toile de fond, une ordonnance statistique. Faut-il ajouter aussi que les conceptions volontiers « graviéristes » de l'auteur – la ville qui grandit « trop » vite est un mal, la grande industrie n'a rien à y faire et doit en partir, etc<sup>13</sup> – ne nous ont jamais dit rien qui vaille ?

La fréquentation de la bonne vieille histoire sociale – au sens ancien d'histoire ouvrière – nous introduisit à la lecture de documents étonnants. Un texte paru dans *Le*

11. Voyez le chapitre II « Jugements populaires », livre 2 de son *Histoire de la Révolution française*.

12. Louis Chevalier, *Leçon inaugurale faite le lundi 28 avril 1952*, Collège de France, pp. 7, 28-29.

13. Allusion à des conceptions très répandues avant les Trente glorieuses et reprises avec fracas par Jean-François Gravier dans son livre *Paris et le désert français*, Paris, Le Portulan, 1947 : le développement de l'agglomération parisienne constitue une monstruosité à laquelle il importe de mettre fin au plus vite – voir nos réflexions sur cet aspect de l'œuvre de L. Chevalier dans « Comment devenait-on Parisien ? La question de l'intégration dans le Paris de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », in Jean-Louis Robert et Danielle Tartakowsky (éd.), *Paris le peuple XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1999, pp. 38-59.

*Journal des Débats* au lendemain de l'insurrection des canuts lyonnais, en novembre 1831, texte exhumé par Fernand Rude et devenu ensuite fameux, contenait cette phrase : « Les barbares qui menacent la société ne sont point au Caucase ni dans les steppes de la Tartarie ; ils sont dans les faubourgs de nos villes manufacturières »<sup>14</sup>. Des travailleurs qui n'hésitent pas à descendre de leur colline pour s'emparer du centre de la ville, et des bourgeois affolés par cette audace qui font donner la troupe, mais n'était-ce la démonstration que les conflits de classe pouvaient « s'inscrire » dans l'espace urbain ? La ville, soudain, prenait corps. La lecture d'Henri Lefebvre a fait le reste. Sa méditation sur la Commune de Paris, « réplique populaire à la stratégie d'Hausmann »<sup>15</sup>, retrouvailles des exclus avec la ville remodelée sans ménagement par le divin baron, nous conduisit à penser, dur comme fer, que le rejet des pauvres en des lieux de plus en plus lointains était la clef de tout dans l'évolution des villes contemporaines : faubourgs, banlieues, grands ensembles et villes nouvelles... à chaque âge ses lieux spécifiques de relégation du peuple, traînant d'une périphérie l'autre la perte irrémédiable de la centralité.

La lecture attentive d'une sociologie moins spéculative comme celle d'Henri Coing, mais très attachée également à démontrer les liens entre la pierre et l'homme, ancre encore nos convictions. Parlant, en 1966, du 13<sup>e</sup> arrondissement en voie de démolition, H. Coing écrivait que « la rénovation ne bouscule pas seulement des murs et des rues », mais détruit des façons de vivre et que ses effets « doivent s'étudier comme une forme particulière du changement social »<sup>16</sup>. Ce qu'il décrivait et qui s'écroulait en même temps que les noires bâtisses de ces quartiers – l'animation de la rue, les sociabilités, la vie de voisinage, les équilibres subtils entre vie privée et publique... – nous interprétâmes tout cela comme les marques évidentes de l'appropriation par le peuple d'un espace où il était chez lui avant qu'on vienne lui demander, au nom de l'hygiène ou autre bon prétexte, de bien vouloir déguerpir.

Il y avait là, dans les relations entre le pauvre et sa ville, tout un programme d'étude, avec pour guide, sinon pour obsession, cette loi d'airain de la centralité et de la périphérie. L'extrême attention portée aux lieux<sup>17</sup> et aux formes d'insertion dans le tissu urbain ne revenait point pour autant à négliger le travail, le métier, le salaire, tout ce dont l'histoire sociale classique parlait avec abondance. À la condition de ne jamais oublier que l'existence, pour

14. Extrait de l'article de Saint-Marc Girardin paru dans le *Journal des Débats* du 8 décembre 1831, cité par Fernand Rude, *L'insurrection lyonnaise de novembre 1831*, Paris, Anthropos, 1969 (2<sup>e</sup> éd.), p. 663.

15. Henri Lefebvre, *Le droit à la ville. 2 : Espace et politique*, Paris, Anthropos, 1972, p. 168.

16. Henri Coing, *Rénovation urbaine et changement social*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1966, p. 14.

17. Ainsi, une partie du chapitre que nous avons rédigé dans l'ouvrage écrit en compagnie d'Alain Dalotel et du regretté Jean-Claude Freiermuth – ouvrage intitulé *Aux origines de la Commune. Le mouvement des réunions publiques à Paris. 1868-1870*, Paris, François Maspero, 1980, était consacrée à la description des salles de réunion. J'entendis un jour Roger-Henri Guerrand parler de la nécessité d'un dictionnaire des lieux populaires parisiens, où les grandes salles de réunion, des clubs de la Révolution à la Mutualité, auraient toute leur place. L'idée est fort belle.

Alain Faure  
*Un peuple dans sa ville  
ou le cours  
d'une longue recherche*

18. Un texte de Roland Barthes dans les *Mythologies*, Paris, Seuil, 1970 (1<sup>re</sup> éd. 1957), p. 135, m'avait frappé. La presse, à chaque grande grève, remarquait-il, ne manque pas de parler de la gêne causée aux « usagers » : « En découpant dans la condition générale du travailleur un statut particulier, la raison bourgeoise coupe le circuit social et revendique à son profit une solitude à laquelle la grève a précisément pour charge d'apporter un démenti [...]. L'usager, l'homme de la rue, le contribuable sont donc à la lettre des personnages, c'est-à-dire des acteurs promus selon les besoins de la cause à des rôles de surface, et dont la mission est de préserver la séparation essentialiste des cellules sociales, dont on sait qu'elle a été le premier principe idéologique de la Révolution bourgeoise. »

19. Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France bourgeoise (1810-1848). Étude d'une mutation de sociabilité*. Paris, Armand Colin, 1977.

20. Voir l'ébauche exposée dans « Le local : une approche du quartier populaire (Paris, 1880-1914) », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, t. CV, vol. 2, 1993, pp. 489-502.

21. A. Faure, « L'épicerie parisienne au XIX<sup>e</sup> siècle... », *op. cit.*

22. A. Faure, « Les racines de la mobilité populaire à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle », in Odile Benoit-Guilbot (éd.), *Changer de région, de métier, changer de quartier. Recherches en région parisienne*, Paris, université Paris X-Nanterre, 1982, pp. 103-119. Une étude réalisée avec Jean-Claude Farcy et intitulée *Une génération de Français à l'épreuve de la mobilité. Vers et dans la grande ville*, sera publiée par l'Ined courant 2001.

l'individu, est une, qu'elle ne se trouve d'aucune façon séparée en sphères étanches, prédécoupées pour le discours journalistique ou savant<sup>18</sup>, la recherche sur le citadin et sa condition ne sauraient connaître de limites. Les réticences de Maurice Agulhon devant l'étude de la sociabilité qu'il appelle informelle<sup>19</sup> – est-elle possible ? est-ce même un sujet d'histoire ? – nous semblèrent bien excessives. Le sentiment du quartier, les morales de conduite dans les maisons, la nature de l'entraide quotidienne<sup>20</sup>... rien n'est interdit à l'analyse, et les sources jaillissent quand on ose sonder les cœurs.

Qu'avons-nous découvert ? D'étroites correspondances à Paris entre types de clientèle, type de quartier et type de commerce. Dans l'épicerie, le triomphe du grand magasin n'a en aucune manière gêné l'essor de la petite boutique faubourienne, puisque tout les séparait, la distance, les habitudes de consommation, et, longtemps encore, les produits eux-mêmes<sup>21</sup>. La démonstration pourrait être refaite à propos des marchés alimentaires de la capitale : le lent mais irrésistible déclin des marchés couverts eut pour causes, dans la périphérie, la nette préférence populaire pour les marchés en plein air, et dans le centre, la concurrence des marchands des quatre-saisons, dispensant une vie moins chère à la population ouvrière qui vivait encore en ces quartiers. L'espace dit tout ici, ou presque.

Or, précisément, dans l'espace, que faire, sinon y bouger ? La mobilité est un peu devenue notre enfant chéri<sup>22</sup>. La constatation de la très grande instabilité des locataires dans les maisons pauvres de la rue Nationale, dans le 13<sup>e</sup> arrondissement, mais celle en même temps de leur étonnante fidélité au quartier nous a communiqué une vision très – trop – « localiste » des ouvriers parisiens, « accrochés » à leurs quartiers, bornés dans leurs déplacements, d'où ce mot de « racines » dans le titre de l'article traitant de la mobilité populaire. Il y avait d'ailleurs risque de contradiction avec d'autres textes – celui consacré au « chemin » – où nous insistions plus sur l'importance des mouvements centrifuges qui, partant du centre, sous l'effet ou non des grands travaux, déplaçaient de proche en proche la population et, pensons-nous aujourd'hui, les activités industrielles elles-mêmes. Mais ces mouvements restaient malgré tout sélectifs, orientés, directionnels : nous n'avons fait ici que retrouver l'idée présente dans les travaux de Maurice Halbwachs<sup>23</sup> sur les axes de déplacement de la population qui constituent comme l'ossature, la trame physique de la ville, idée déjà reprise avant nous par

Gérard Jacquemet qui sut très bien montrer l'importance de l'axe du faubourg du Temple pour le développement de son Belleville<sup>24</sup>. Ce n'est pas le mot local qui convient en réalité à Paris, mais le mot régional. Les grands chemins de la ville ont toujours guidé les « coulées » humaines dans leur lente avancée en direction de périphéries qui restaient cloisonnées.

Enfin, s'il est bien un aspect de la condition citadine où il est exclusivement question d'espace, c'est bien la liaison entre le domicile et le travail. Quel beau sujet complexe ! Pour tout homme ou femme qui travaille, l'équilibre entre ces deux pôles de la vie résulte toujours d'un faisceau de contraintes collectives et de choix personnels. Tel qui perdait des heures en transports éreintants pouvait parfaitement vivre cet enfer de gaieté de cœur, comme prix à payer pour un choix domiciliaire. L'idée d'une coïncidence obligée entre résidence et travail, au XIX<sup>e</sup> siècle, si souvent énoncée comme une évidence, est en effet une idée fautive ; dans un texte<sup>25</sup>, nous nous sommes appliqué à reconstituer différents cas de figure spatiale. Ce « chemin » – le terme était usuel chez les ouvriers – qu'était-ce sinon de l'espace converti en temps, commune mesure de tous les parcours ? Et ce temps apparaît souvent fort important. La proximité était plus un *idéal* que quelque chose qui allait de soi. L'adoption sans examen des idées admises reviendrait ici à cantonner l'historien dans un rôle de Cassandre rétrospectif : annoncer à partir de quand et sous quelles influences, travail et résidence allaient finalement se dissocier dans l'espace, entraînant le déclin du quartier ancien à qui la voiture autorisant les évasions de fin de semaine ou tout simplement la pioche du démolisseur, seraient ensuite venus donner le coup de grâce. Il faut savoir résister à la séduction des schémas bien carrés et comprendre qu'un phénomène peut revêtir, au même moment, des formes ou des valeurs parfaitement dissemblables. Reste évidemment à pénétrer et expliquer cette diversité.

Puis, au fil des recherches, cette foi primitive en la toute puissance de l'espace s'est effilochée. Non qu'il ait perdu toute pertinence à nos yeux : un tel revirement serait une absurdité, mais le risque était bien de verser dans une lecture purement spatiale de l'histoire, de faire rentrer l'espace, à toute force, dans tous les faits et les combats sociaux<sup>26</sup>. D'autre part, nos études sur l'histoire des banlieues de Paris ont quelque peu mis à mal notre belle thématique du rejet, puisqu'elles nous ont fait

23. Nous visons bien sûr ici l'étude de Maurice Halbwachs, *Les expropriations et le prix des terrains à Paris (1860-1900)*, Paris, Société nouvelle de Librairie et d'Édition, 1909. Aucun sociologue ou historien n'a semble-t-il jusqu'ici songé à rééditer ce texte important et très stimulant.

24. Gérard Jacquemet, « *Belleville au XIX<sup>e</sup> siècle : du faubourg à la ville* », thèse de doctorat d'État, Paris, université Paris-IV, 1980, pp. 211-251. Cette thèse a été publiée presque *in extenso* sous le même titre à Paris, Éd. de l'EPHE et J. Touzot en 1984.

25. « "Nous travaillons 10 heures par jour, plus le chemin". Les déplacements de travail chez les ouvriers parisiens (1880-1914) », in Susanna Magri et Christian Topalov (éd.), *Villes ouvrières (1900-1914)*, Paris, L'Harmattan, 1989, pp. 93-107.

26. Nous avons développé ce thème dans « Urbanisation et exclusions dans le passé parisien (1850-1950) », in *Vingtième siècle*, juil.-sept. 1995, pp. 58-69.

prendre conscience qu'il fut toujours, pour le peuple, des périphéries choisies et des exils volontaires. Par exemple, le succès inattendu des «trains ouvriers», à savoir les bas tarifs imposés aux compagnies de chemin de fer pour encourager les prolétaires à s'installer en banlieue<sup>27</sup>, fut bien la preuve de l'engouement des intéressés pour le suburbain. Étonnants banlieusards! D'où pour nous une sainte méfiance envers la mode actuelle de l'«urbain». L'usage systématique aujourd'hui de ce qualificatif répond à la volonté, consciente ou manipulée, de gommer la nature exclusivement sociale ou économique de toutes sortes de phénomènes. De plus s'enfermer dans la ville pour expliquer la ville est une erreur. Le malentendu vient du fait qu'aujourd'hui la ville est devenue, du moins en nos pays d'abondance, la forme unique du local, mais, en tant que forme et lieu de vie, elle reste bel et bien du local, par conséquent soumise à des forces et à des principes qui se surimposent à elle, dut-elle un jour aller jusqu'aux confins du monde. Or, qu'est-ce que l'espace urbain, sinon du local, la perspective en plus?

Ce léger désamour du spatial rendit peut-être notre réflexion plus libre sur le front, à vrai dire depuis longtemps entamé, des valeurs et des comportements populaires.

## Des comportements à la culture populaires

Somme toute, sur ce point des comportements, nous avons toujours tourné autour de la même question: autonomie ou dépendance du peuple? Ce que ce peuple était, son nombre, ses limites, sa «condition»: débats essentiels, mais ce qu'il pense de lui-même, du monde et de la société, ce qu'il veut: suprême secret.

Au début, tout était pour nous simple et limpide: l'exploitation et la misère ne pouvaient que façonner une conscience de révolté, et si «barbare» était le peuple des faubourgs, il avait bien raison de l'être. La démarche, comme souvent en des temps de marxisme diffus, consistait au fond à aller voir à quel stade de son histoire en était la classe ouvrière. Ainsi dans le texte sur les mouvements populaires où nous traitions longuement de la «république en blouse»<sup>28</sup>, nous avançons l'idée que si les ouvriers parisiens de ces années splendides et terribles – du Soleil de Juillet 1830 aux cadavres de la rue Transnonain – avaient su forger cet idéal bien à eux de l'association, à la fois principe même du lien syndical et

27. Voir note article, «À l'aube des transports de masse: l'exemple des "trains ouvriers" de la banlieue de Paris (1883-1914)», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1993, pp. 228-255. Le développement des banlieues populaires releva en effet d'un double processus de rejet et d'attraction; telle est du moins l'idée que nous avons soutenue dans notre propre contribution à l'ouvrage *Les premiers banlieusards. Aux origines des banlieues de Paris (1860-1914)*. Paris, Créaphis, 1991. Je me souviens d'un débat radiophonique sur ce livre, où, à une question, je répondais que toujours il y eut «des» banlieues, que «la» banlieue n'a jamais existé. L'historienne invitante me dit ensuite, hors micro, que j'avais «mal répondu»: elle aurait voulu s'entendre dire que, de tous temps, la banlieue fut un lieu d'exclusion du pauvre, un espace de pure et simple relégation... Force des schémas de pensée établis!

28. A. Faure, «Mouvements populaires et mouvement ouvrier...», *op. cit.*

forme de l'émancipation future du producteur, ils restaient quand même à la remorque des républicains bourgeois dans leur vision de la société, ne mettant jamais assez de social dans leur combat politique. Bref, une conscience ouvrière encore imparfaite, avec en filigrane cette idée que rien de bon pour les ouvriers ne saurait sortir d'une alliance avec des représentants d'autres classes. Il y avait là les stigmates d'un aimable ouvriérisme, qui voyait dans la culture le reflet direct de la domination de classe, ou bien, plus subtilement, la manifestation symbolique d'un sentiment refoulé de révolte. D'où l'accent mis, dans un ouvrage consacré au Carnaval parisien<sup>29</sup>, sur les moments les plus exubérants et les plus relâchés de la fête, «soleil noir de la nuit des barbares», disions-nous : à l'abri du masque, les barbares pouvaient crier le temps d'une orgie leurs quatre vérités aux puissants et aux bourgeois, qui laissaient faire et dire parce qu'ils savaient bien qu'après le mercredi des Cendres, les ateliers rouvriraient à l'heure habituelle.

Cette phase masque contre masque a eu pour effet de nous prémunir contre l'influence de Michel Foucault, dont les transpositions de la pensée, sans autre forme de procès, n'ont pas toujours donné des produits historiographiques convaincants. Une réflexion plus terre-à-terre sur les pouvoirs, ainsi que la méditation des travaux si stimulants d'Alain Cottereau<sup>30</sup>, conduisaient plutôt à penser que lesdits pouvoirs n'avaient pas la force qu'on leur prêtait si volontiers et qu'à trop regarder sous le nez les multiples entreprises de contrôle total de la vie qui fleurissent depuis deux siècles, l'historien risquait de prendre ce qui était d'abord un discours en train de s'écrire pour la réalité en train de se construire, et d'en conclure que si l'État ou, disons, la bourgeoisie ont eu toujours plus ou moins tort, ils auraient toujours eu le dernier mot. En travaillant sur les chiffonniers, les philanthropes ou encore la police<sup>31</sup>, il nous apparut que le pouvoir, pour tenter d'arriver à ses fins, était constamment contraint au compromis avec le peuple, à devoir «s'arranger» avec lui dans la mesure où, question d'inertie des esprits ou des structures sociales, la coercition s'avérait impossible : «arrangement» de l'homme d'œuvres avec les familles pauvres – il sait bien qu'il n'obtiendra rien en cherchant simplement à acheter les âmes avec des bons de pain – «arrangement» de la police avec les métiers de la rue à ce point répandus et utiles que leur faire la chasse était une entreprise démesurée, périlleuse et détestable pour sa propre image. N'a-t-on

29. Voir ce livre, joli péché de jeunesse : A. Faure, *Paris Carême-prenant. Du carnaval à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1978.

30. Citons ici son introduction intitulée « Vie quotidienne et résistance ouvrière à Paris en 1870 » à la réédition du livre de Denis Poulot, *Le sublime*, Paris, François Maspero, 1980, pp. 7-102.

31. Voir « Nos intentions... et quelques résultats », introduction au colloque de la Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIX<sup>e</sup> siècle, *Maintien de l'ordre et polices en France et en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Créaphis, 1987, pp. 13-20.

Alain Faure  
*Un peuple dans sa ville  
ou le cours  
d'une longue recherche*

pas vu en 1876 la préfecture de Police opposer son veto à un projet de suppression des chiffonniers, « qui, sans la hotte ou le crochet, pourraient devenir embarrassants », dit un rapport. Et le fameux arrêté du Préfet Poubelle – celui qui, en 1883, imposa le réceptacle à qui le peuple donna malicieusement son nom – n'osa pas interdire le chiffonnage. L'art du pouvoir était bien plus, tout au moins en ce siècle, de gérer au mieux le désordre établi que d'imposer par la ruse, la force et la persuasion les nouvelles disciplines concoctées par ses penseurs.

Un peuple aussi rebelle ou rétif devant les pouvoirs ne pouvait être, pensions-nous d'abord, qu'un peuple à part, porteur de valeurs différentes de celles des dominants, un peu comme les paysans indociles et violents décrits par l'historiographie rurale. Cette idée d'une séparation des mondes sociaux – qui d'ailleurs se conciliait mal avec celle d'une culture pur produit de la domination sociale – nous anima longtemps. Mais certaines découvertes ont peu à peu fait naître le doute. Le penchant ouvrier pour l'entreprise, la mise à son compte – n'y revenons pas – ne relevait-il pas d'un goût unanimement partagé dans la société pour l'indépendance, pour le fait d'être son maître ? D'autre part, la fréquentation des petits fugueurs et des petits mendiants<sup>32</sup>, nous prouva que l'enfant sauvage et libre n'existait pas : le vagabondage précoce n'avait rien d'un comportement de rupture, et s'il y avait une valeur que ces réputés criminels en herbe défendaient, c'était bien celle de la famille. Le sentiment familial n'était pas une affaire de classe sociale. Par toute une gamme de comportements et de valeurs, le peuple de Paris n'était donc pas celui qu'on croyait. La lecture de *La nuit des prolétaires*, de Jacques Rancière<sup>33</sup>, acheva de nous persuader qu'il fallait fuir toute vision attendue et sur mesure, de l'âme ouvrière : à quoi en effet, dit-il, une certaine élite ouvrière passait-elle ses nuits blanches, à l'époque précisément des grèves de 1833 et du cloître Saint-Merry ? À potasser le latin et les dictionnaires de rime pour parler d'égal à égal avec les bourgeois cultivés que ces militants brûlaient de rencontrer.

Les critiques de J. Rancière sur les représentations bien pensantes du peuple chez les historiens sociaux tombaient juste sans doute, mais ne résolvaient pas la question essentielle. Existe-t-il ou n'existe-t-il pas dans le domaine des comportements, des valeurs et des aspirations – tout ce qui pour nous constitue la culture – une

32. A. Faure, « Enfance ouvrière, enfance coupable : essai sur la délinquance des enfants à Paris au début du xx<sup>e</sup> siècle », *Les Révoltes logiques*, n° 13, hiver 1980-1981, pp. 13-35.

33. Jacques Rancière, *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981.

autonomie quelconque du peuple urbain ? Remarquons qu'avant d'en dissenter, il faudrait toujours pouvoir reconnaître et interpréter les manifestations tangibles de cette culture. Un journaliste de gauche qui s'était fait marchand de vins dans un quartier populaire nous rapporte cette scène, à situer vers 1894<sup>34</sup> :

«À la suite d'un pari engagé en état d'ébriété, cinq [...] plaisantins se firent couper les cheveux de façons aussi diverses que bizarres: celui-ci en forme de croissant, cet autre en forme de cœur, le troisième en as de carreau, le quatrième en pleine lune, et le dernier, homme de 50 ans et père de famille, apparut entièrement rasé et tonsuré comme un prêtre; tous les cinq, décoiffés, s'agenouillaient au milieu de la rue, très sérieux, les bras étendus.»

Le narrateur n'a vu dans la chose qu'une simple plaisanterie d'hommes saouls, un enfantillage ridicule. Mais enfin d'où pouvaient bien sortir ces pseudo-mutilations drolatiques et ce rituel bouffon ? Ne nous donnons pas la peine d'aller voir dans les ouvrages de folklore, comme le *Manuel* d'Arnold Van Gennep, puisqu'il n'est parlé là que du monde rural, ou quasi. Pourquoi d'ailleurs<sup>35</sup> ? Combien de documents sur le peuple de Paris ou d'autres villes que nous ne savons pas lire parce que leurs auteurs ne savaient pas voir !

Il est plusieurs réponses, difficilement conciliables, à cette question de l'autonomie culturelle du peuple urbain. Soit l'on a la conviction d'une dépendance complète vis-à-vis des classes dominantes – la culture du pauvre est une culture pauvre<sup>36</sup> – et toute pratique d'apparence *sui generis* ne saurait être que simple décalque, imitation de modèles venus d'en haut. Soit on évoque un «génie de la pauvreté» – l'expression est de Colette Pettonet, reprise et développée avec bonheur par Michel Verret<sup>37</sup> – qui inspirerait aux démunis des pratiques et des trouvailles constitutives d'un folklore de la résistance, allant du déménagement à la cloche de bois aux parures et parades associées à la vie militante, politique et syndicale. Plus proche déjà de l'idée d'une culture native et transmise est celle – l'expression est de M. Verret, cette fois – des «emprunts appropriés» : ceux d'en bas ne retiendraient des modèles imposés ou importés d'en haut que ce qu'ils veulent bien en retenir, ce qui flatte leurs goûts et va dans le sens de leurs valeurs installées. Richard Hoggart, l'enfant pauvre de Leeds promu intellectuel, a fort bien développé cela, évoquant, que ce soit dans le choix d'un mobilier par les jeunes mariés ou la façon d'écouter la radio ou bien

34. Henry Leyret, *En plein faubourg*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1895, p. 79. Cet ouvrage a été réédité en 2000, préfacé par nous, aux éditions Les Nuits rouges.

35. «Le folklore [est] une science synthétique, qui s'occupe spécialement des paysans et de la vie rurale, et de ce qui en subsiste dans les milieux industriels et urbains», écrit Arnold Van Gennep en 1924 (cité dans le recueil: A. Van Gennep, *Croyances et coutumes populaires en France*, Paris, Le Chemin Vert, 1980, p. 16). Sa position dans le *Manuel de folklore français*, qui paraît à partir de 1937, est sur ce point plus pragmatique, certes, mais le grand ethnographe resta toujours persuadé que le milieu urbain est bien plus destructeur que créateur de coutumes, de croyances et de rites. Le village est le cœur populaire de la France, et non pas le quartier urbain : alors pourquoi diable aller y voir ?

36. Voir Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le savant et le politique. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, École des hautes études-Gallimard-Le Seuil, 1989.

37. Michel Verret, *La culture ouvrière*, Saint-Sébastien, ACL éditions, 1988, pp. 42-43. Un autre livre important, celui de Daniel Roche, *Le Peuple de Paris* (Paris, Aubier, 1981, rééd. 1999), est souvent fort proche de cette vision.

encore de lire la presse, une « aptitude active à la réinterprétation de la nouveauté »<sup>38</sup>. Une classe telle qu'en elle-même la marche du « progrès » la change.

Dans ce concert, la note que nous entendons jouer, pour le Paris du XIX<sup>e</sup> siècle, est légèrement différente. Elle est bien sûr dans la continuité des réflexions personnelles évoquées plus haut, mais maintenant aiguisées, guidées par cette sensibilité raisonnée vis-à-vis de l'espace dont nous avons aussi parlé. L'espace, et plus précisément la question du logement : l'espace privé, inséparable d'une analyse de ses rapports avec l'espace public, la maisonnée, la cour, la rue, le quartier, la ville... Le logement est bien un des fils de ce nœud si compliqué qui lie domicile et travail.

Dans un texte sur les « couches nouvelles de la propriété »<sup>39</sup>, ou dans un autre traitant directement du logement ouvrier à la Belle Époque<sup>40</sup>, nous avons dit ce qui est à nos yeux, présentement, l'essentiel. La vie privée était bien une valeur des familles ouvrières et l'intimité une de leurs aspirations, et elles prenaient bien soin de ne pas se laisser envahir par les manifestations de cette vie communautaire – celle dont H. Coing avait excellemment parlé – à laquelle par ailleurs elles participaient *aussi*, et fort activement. Si les ouvriers de Paris ont toujours préféré les maisons basses, renâclé devant les « casernes », ce n'était point par nostalgie de l'habitat rural – que d'ailleurs bien peu d'entre eux connurent : autre mythe très vivace – mais parce qu'un voisinage forcément plus restreint en ces petites unités favorisait la *privacy*. Mais, dira-t-on, simple affaire d'imitation, pénétration récente et réservée à une petite élite, du mode de vie bourgeois, d'aucuns diraient petit-bourgeois. Non, il s'agit bien de la présence, dans le bas de la société, de valeurs communes à tous, d'aspirations collectives et qui remontaient loin dans le temps. À la fin du siècle, l'attrait ouvrier pour la banlieue verte et la première flambée du pavillonnaire étaient les symptômes encore plus clairs de cette fièvre endémique du chez-soi. La satisfaction de tels besoins s'opère sans doute sous des formes et surtout à des moments différents d'une classe sociale à l'autre, mais il ne faut pas prendre pour imitation ce qui n'est que retard dans l'accomplissement d'aspirations bafouées.

Qu'on ne voie surtout là une conclusion nette et définitive... Comme si, dans nos domaines, une recherche pouvait se dire un jour, enfin, achevée, aboutie, bouclée ! Cette idée de valeurs communes, nous ne l'avançons de

38. Richard Hoggart, *La Culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970, p. 63.

39. A. Faure, « Les couches nouvelles de la propriété ». Un peuple parisien à la conquête d'un bon logis à la veille de la Grande Guerre », *Le Mouvement social*, janvier-mars 1998, pp. 53-78.

40. A. Faure, « Comment se logeait le peuple parisien à la Belle Époque », *Vingtième siècle*, oct.-déc. 1999, pp. 41-51 ; « L'hébergement du migrant au XIX<sup>e</sup> siècle, ou les différentes façons de ne pas être dans ses meubles », in Claire Lévy-Vroelant, *Logements de passage*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 93-108. Un rapport de recherche, rédigé avec C. Lévy-Vroelant et Sian Paycha, portant sur l'histoire des garnis et meublés à Paris aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, doit être publié par l'Ined à la fin 2001.

façon ferme qu'à propos du logement, question qui à elle seule nécessite toute une longue étude, où, à l'occasion de la thèse que nous soutiendrons, tout sera raconté et prouvé. Il s'avère en tout cas que le barbare dont les manières et la misère effrayaient tant notre bourgeois de journaliste, lui ressemblait étrangement, et, si le faubourien était si vindicatif, c'était peut-être d'abord par rage de n'être pas reconnu en dignité et en respect comme un semblable et un égal. Les ouvriers rêveurs dont a parlé J. Rancière sont peut-être bien prêts de nous livrer sans fard un des principaux secrets du peuple de Paris : nous ne voulons pas brûler vos palais, disaient-ils aux nantis, encore moins nous en voulons à votre existence, nous entendons simplement vivre avec vous, mais en vous invitant fermement à désormais tout partager, à commencer par le bonheur de vivre à l'aise au milieu des beautés de la ville réunifiée.